

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 32 (1926)

Artikel: Les Banquiers actuels de Berne : 1841
Autor: Walthard, Samuel Rodolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-129840>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Banquiers actuels de Berne

1841

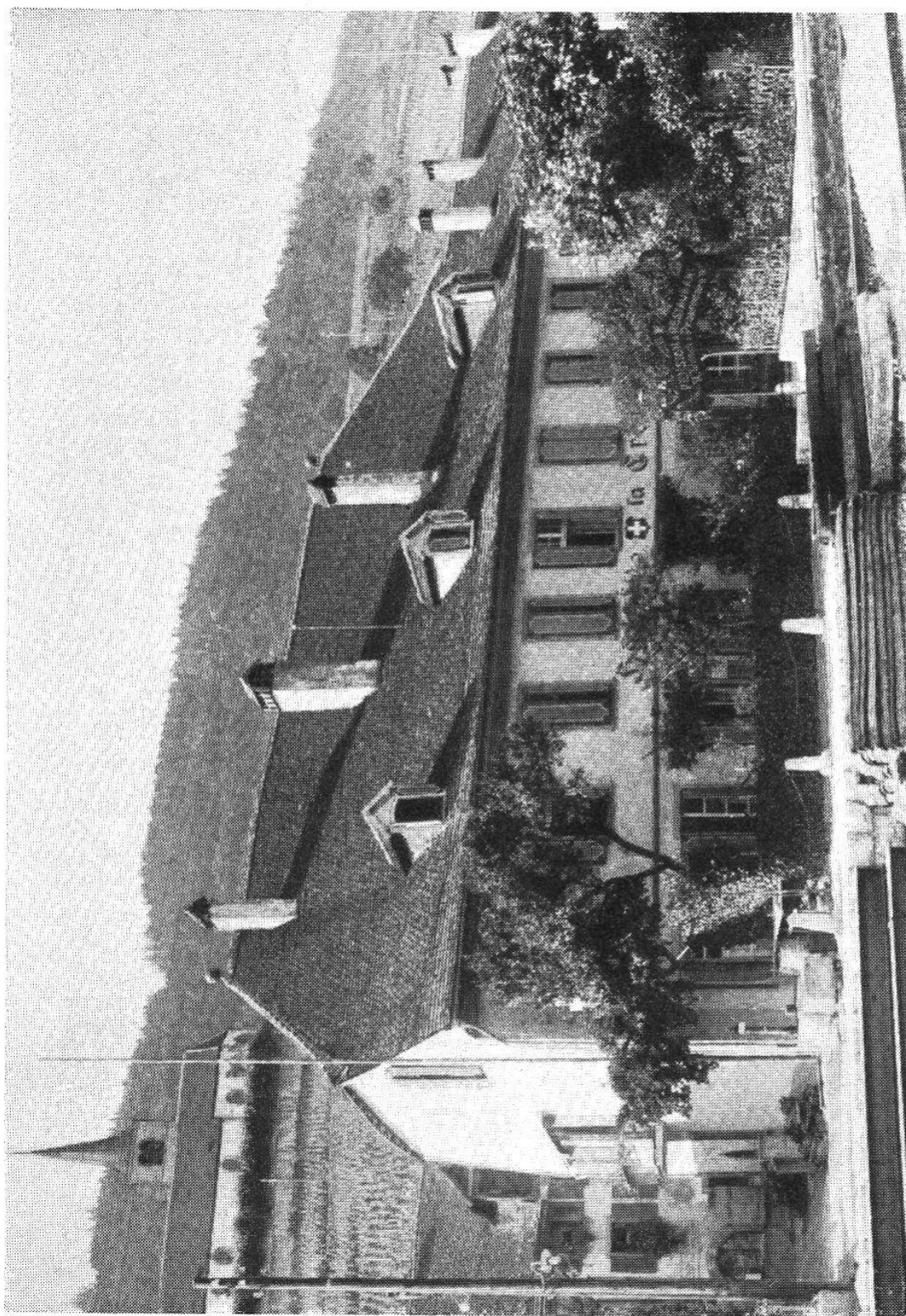
par Samuel Rodolphe Walthard

Diese Darstellung ist dem Tagebuch oder « Album » des Sam. Rudolf Walthard von Bern (der Berner Stadtbibliothek) entnommen.

Walthard, geb. 1771, gest. 1855, der seit 1818 in Bern den Beruf eines Wechselsensals betrieb, hatte sich ein massgebendes Urteil über die Berner Bankhäuser bilden können. Seine Wahrnehmungen und sein Urteil hat er in eingehender, interessanter und sehr ruhiger Darstellung niedergeschrieben und dieser auch eine gute Form gegeben, wie er überhaupt schon mehrfach literarisch tätig gewesen war. Wir weisen namentlich auf seine treffliche « Description topographique et historique de la ville de Berne » von 1827 hin. Wir finden 1841 nur 5 Privatbanken in Bern; noch existieren weder staatliche, noch genossenschaftliche oder auf Aktien gegründete Banken, die aber dann bald entstanden sind und jene weit überflügelt haben. Gegenwärtig besteht in Bern keine der genannten 5 Banken mehr, die letzte, die Bank Marcuard & Co., ist 1919 auf den Schweiz. Bankverein übergegangen und wird von diesem seit dem 1. Januar 1920 als Filiale weiterbetrieben. Im März 1916 erfolgte die Uebernahme der Bank Grenus, ehemals Zeerleder, durch die Berner Handelsbank. 1914 löste sich die Bank Buser & Fasnacht auf, deren Firma bis zum Zusammenbruch in den 1860er Jahren Schmid, dann Gruner und hierauf Burkhart-Gruner gelautet hatte. Die ehemalige Bank Louis Wagner & Co. war nach Paris verlegt worden, wo sie zuletzt vom verstorbenen Bankier A. v. Fischer vom Schönberg geführt wurde. (Mitteilung des † Herrn Burkhart-Gruner.)

Der Herausgeber

Nous avons dans le moment cinq maisons qui s'occupent exclusivement d'affaires de banque. La plus ancienne est celle de *Marcuard et Comp.*, naguère *Marcuard, Beuther et Comp.*, suite de celle des cousins *Bertrand*. Cette maison a les relations les plus étendues; elle a des correspondants nombreux dans toutes les villes d'Europe, et quelques-uns dans les autres parties du monde. Il y a une vingtaine d'années que les chefs d'alors, réduits à un *Marcuard*, qui vivait la plus grande partie à sa terre de *Cotterd*, et à un *Beuther* âgé, laissèrent aller les affaires un peu à vau l'eau, c'est à dire qu'ils suivaient les anciennes relations sans en rechercher de nouvelles, de manière que la maison ne marquait plus dans les premiers rangs. Alors vint de Paris où il avait fait son apprentissage, le jeune *Adolphe Marcuard*, fils aîné de l'un des anciens chefs, décédé une quinzaine d'années plus tôt, laissant une veuve avec cinq fils. Ce jeune homme, rempli de talents et de capacité, s'empara des affaires et sut dans peu de temps leur donner un essor nouveau et surprenant. Dans peu d'années la maison s'éleva au premier rang, étendit et consolida ses relations. Elle était sur ce point de prospérité, lorsque les cousins de ce jeune *Adolphe*, les *Cottier* de Paris (leur père avait épousé une *Marcuard*, sœur de ceux d'ici) le sollicitèrent de revenir auprès d'eux et de se charger de la direction de leur maison de banque établie sous la raison de *André et Cottier*; ils lui firent des propositions tellement avantageuses qu'il dut les accepter. Avant de quitter l'établissement d'ici, il s'était associé son cousin, *Frédéric Marcuard*,



Das „Wirtshaus“ in Zigerz
(Gasthof zum Kreuz)
Einst Herbergsort von Berner Patriziern

fils de celui de Cotterd, et son frère Eugène, auxquels se joignit dans ces derniers temps le frère cadet du nom de Rodolphe.

La maison est aujourd'hui dirigée par ces trois associés et cousins. Leur position dans la haute société leur procure une riche clientèle. C'est à eux qu'est adressée la grande majorité des étrangers de tous rangs; ils sont les banquiers de la plupart des diplomates résidents à Berne, et c'est eux qui paient seuls les billets de banque que les Anglais portent sur eux en voyageant. Ils s'occupent en outre du placement des capitaux dans les fonds publics, de la perception des rentes et accréditent les voyageurs dans les villes étrangères. Ils ont même créé des billets de banque, qui sont reçus dans toute la Suisse et dans les principales villes de l'Europe, ce qui supplée à un capital majeur, dont ils n'ont point d'intérêts à payer. Ils se chargent aussi des encaissements sur la ville et de toute la Suisse, reçoivent des capitaux à intérêt et font des avances en compte courant à leurs correspondants. En un mot ils exploitent toutes les branches qui se rattachent aux affaires de banque. Ils sont assidus au travail, ont un nombreux personnel dans leurs bureaux. Ils sont assez coulants en affaires et on aime à les traiter par leur entremise. Ils ne sont pas les plus riches des banquiers d'ici, mais ils ont des fortunes bastantes pour leur mériter le grand crédit, dont ils jouissent. C'est la maison avec laquelle je fais le plus d'affaires dans le courant d'une année, et je n'ai à me plaindre d'aucuns des chefs; celui avec lequel j'aime toutefois le mieux

traiter c'est Eugène. Du reste ils sont tous les trois fort aimables et gens de bon ton.

Sur la fin du siècle dernier la maison Marcuard, Beuther et Comp. avait une manufacture de toiles peintes, qui avait été établie déjà plus de trente ans auparavant. Elle était à Holligen, dans les bâtiments qui appartiennent aujourd'hui à Nägeli et Comp., fabricants de filoselle.

A cette époque il y avait cinq associés dans la maison, savoir François et Frédéric Marcuard, Beuther père et fils et Guiot. Aucun d'eux était bourgeois de Berne. Les deux premiers l'étaient à Yverdon et à Payerne, les deux autres de Lindau, plus tard de Genève, et le dernier de la colonie française. Les deux Marcuard étaient entrés dans la haute société de Berne, paire et camarades avec les premiers magistrats de la ville. L'aîné, François, était homme de mérite. Il a été chargé par le gouvernement d'aller chercher à Marseille le régiment d'Ernest, qui avait été licencié dans cette ville. Comme il s'est parfaitement acquitté de cette commission, on voulait l'en récompenser par le don de la bourgeoisie de Berne, lorsqu'on apprit qu'il est mort d'un coup d'apoplexie en traversant le mont Cénis. Il avait épousé une demoiselle Alquier du Mezerac de Neuchâtel, dont il n'eut point d'enfants. Sa campagne de Cotterd qu'il habitait en été, échut alors à son frère Frédéric, qui épousa plus tard une demoiselle de Graffenried de Worb, qui après la mort de son mari se fit agréger à la bourgeoisie de Berne avec son fils Frédéric, aujourd'hui l'un des associés de la maison et propriétaire de Cotterd. Sa

fille a épousé Franz Steiger, propriétaire de la terre de Riggisberg.

Il y avait un troisième frère du nom de Rodolphe qui remplaça plus tard le frère aîné dans la société. Celui-ci eut pour femme une fille de l'ancien banneret Fischer, dont il eut cinq fils; l'aîné est cet Adolphe aujourd'hui à Paris, deux autres, Eugène et Rodolphe, sont associés dans la maison, un quatrième est forestier de la ville, et le cinquième capitaine au service de Naples. Le père Rodolphe acquit d'abord après son mariage le droit de bourgeoisie ici de Berne; mais il mourut jeune dans une espèce de délire mental.

Beuther le père laissa un fils qui a épousé une demoiselle Haller, petite fille du grand Haller. Il est mort sans enfants, il y a une dizaine d'années, laissant une belle fortune qui est allée à Moudon, où sa sœur avait été mariée.

Guiot en quittant la maison, s'établit pour son compte avec ses deux fils François et Victor. Mais ils firent de mauvaises affaires et faillirent, il y a une vingtaine d'années. François qui avait épousé une demoiselle Gruner, dont il eut une belle fortune, se retira à Paris, où il mourut laissant un fils. Victor se fit maître de langue en Russie, et exerce encore cette industrie à Hambourg, où il s'est finalement fixé.

La seconde maison en rang d'ancienneté est celle de *Zeerleder et Comp.* Sur la fin du siècle dernier, Louis Zeerleder, marchand épiciier en gros, a joint à cette branche de commerce celui de la banque. Membre du gouvernement d'alors et gendre du grand Haller, il était dans une position qui

lui procura des relations marquantes et étendues dans le pays et dans l'étranger. Il occupait pour les deux branches un personnage nombreux dans ses bureaux et parmi celui-ci se trouvait un nommé Louis Frédéric Schmid, d'Ebingen en Souabe. Cet homme était un grand travailler et un calculateur habile. Zeerleder qui se fit vieux, se l'associa, et à sa mort, le fils aîné également du nom de Louis le conserva également comme associé. Mais cet homme avait un caractère versatile, inquiet et tracassier de manière que Schmid ne put pas s'arranger avec lui pendant longtemps; ils se séparèrent donc, et Zeerleder, qui dans l'intervalle, s'était jeté dans les affaires publiques et qui dans l'année 1815 devint député de Berne au congrès de Vienne, s'associa avec son cousin, le banquier Haller, et la maison de commerce roulait alors sous le nom de Haller et Comp. Zeerleder devenu conseiller d'Etat se mêlait peu des affaires, et lorsque Haller s'en retira, il abandonna le commerce d'épicerie à Chs. Phe. Høerning, qui était commis dans la maison, et suivit seules les affaires de banque sous le nom de Louis Zeerleder. Inquiet par caractère et zélé pour les affaires de l'Etat, il succomba sous le poids des charges qu'il s'était imposées. Sa raison se troubla et dans l'accès d'une fièvre ardente, il sauta par une croisée et se fractura les jambes en plusieurs endroits. Il en guérit cependant, mais il resta estropié. Il resta néanmoins encore pendant quelque temps dans la magistrature, abandonnant la direction des affaires de banque à des commis, qui paraissent avoir été infidèles, car il se découvrit au bout de

quelque temps un manque de caisse de plus de trente mille francs, manque qui avait pendant longtemps été caché par des fausses écritures. Ses commis, un nommé Morisse, fils naturel d'un de Diesbach de Liebistorf, et Théophile Gerwer, fils du pasteur de Walperswyl, furent criminalisés, bannis et enfermés. Alors force fut au chef de se démettre des affaires du gouvernement et de gérer ses propres. Mais ses relations avec les hommes d'Etat lui avaient imprimé un ton cérémonieux et peu affable. D'ailleurs toujours inquiet, irrésolu, il ne lui était pas donné de mener les affaires rondement. Il lui fallait des jours pour réfléchir et ces jours passés, il n'allait encore qu'avec méfiance et en tâtonnant. Du reste c'était un homme loyal, largement généreux et charitable. Il était dur pour lui et envers les siens, mais bien-faisant envers les nécessiteux. Il oubliait le mal et le récompensait même par un bienfait, car c'est lui qui porta encore des secours à son infidèle commis Morisse, lorsque au sortir de sa détention, il ne trouva pas des moyens suffisants pour vivre avec sa femme. Il a été cruellement poursuivi et tourmenté par le nouveau gouvernement qui l'accusait d'avoir détourné des fonds appartenant à l'ancien Etat de Berne et qu'on était parvenu à se faire rendre à Paris à l'époque de la spoliation des Français. Il a subi de longues détentions avec une résignation admirable et finalement il a été acquitté. Mais les privations et les chagrins avaient miné sa santé et il mourut à la fin de l'été dernier, laissant une veuve avec trois fils et une fille, en possession d'une succession de plus de

cinq cent mille francs, dans laquelle sont comptées deux belles et vastes propriétés, celle du château inférieur de Belp et celle du château d'Amsoldingen, mais non point la belle maison qu'il possède à la rue des gentilshommes, qui vaut bien cent mille francs. Ce Louis Zeerleder était un de mes contemporains et jeunes nous nous voyions souvent; mais plus tard nous nous sommes perdus de vue et sa haute position l'avait un peu rendu étranger à ses anciens amis. Lorsque par mon état j'ai été en contact journalier avec lui, j'en ai toujours été cérémonieusement reçu, mais il m'a aussi toujours témoigné beaucoup de bienveillance et même de confiance.

Ses affaires s'étaient d'ailleurs restreintes et se bornaient essentiellement aux placements de capitaux dans les fonds publics et à la perception des rentes. Il avait cependant quelques relations avec les diplomates et surtout avec quelques émigrés de l'ancienne cour de France. Il était du reste assez coulant en affaires, et bien qu'il ne les étendît pas beaucoup, il les entendait parfaitement, surtout celles qui avaient quelque rapport avec la politique, dans laquelle il était grandement versé. Son seul et grand défaut était l'irrésolution, par cette cause il atermoyait tout, et laissait échapper toutes les bonnes chances, bien qu'il les prévoyait. Aujourd'hui ses deux fils Frédéric et Alfred continuent les affaires sous la raison de Zeerleder et Comp. Le premier qui a étudié la jurisprudence, avait exercé plutôt l'état de procurer, il n'entend pas encore grand chose aux arbitrages, mais le cadet Alfred connaît son état à fond; il est d'ail-

leurs grand travailleur et expéditif, c'est dommage qu'il soit un peu taciturne, mais je crois que c'est une timidité qui lui a été imprimée par la sévérité de son père; il la perdra probablement par la suite. Il est du reste décidé et coulant en affaires.

La troisième maison de banque en rang d'ancienneté est celle de *Emanuel Schnell et fils*, elle date aussi de la fin du siècle dernier, où elle existait sous la raison de Ziegler et Rollier, puis sous celle de Ziegler le jeune et Comp. A cette époque elle s'occupait aussi du commerce d'épicerie ou denrées coloniales, comme on le dit de nos jours. Il y avait dans cette maison sur la fin de l'ancienne société un nommé Hollard de Lausanne et un Schnell fils d'un boucher d'ici. A la mort de Ziegler, ces deux individus s'associèrent et continuèrent le commerce de denrées (qui était la partie principale) et la banque sous la raison de Hollard et Schnell. Le premier était un grand travailleur, le second se voua plus tard aux affaires publiques et devint membre du grand conseil et de celui de la ville, pour laquelle il dirigea quelques affaires de finance. Hollard mourut et Schnell, qui par la révolution de l'année 1830, était évincé de ses places dans la magistrature, se mit à la tête de son établissement en y associant son seul fils, également du nom d'Emanuel. Ils abandonnèrent alors la branche de l'épicerie à deux frères Irlet de Twann, qui étaient depuis longtemps dans la maison, et suivirent exclusivement les affaires de banque. Le père mourut peu de temps après, laissant à ce fils une belle fortune, qu'il dut cependant partager avec sa sœur, qui est

la veuve du pharmacien Morell. C'est ce fils qui continue aujourd'hui les affaires sous la raison susindiquée. Il n'est pas marié, et comme il est un peu atteint de baryphonie, il est peu causeur et même un peu timide. Sans chercher à étendre ses relations, il s'applique à conserver les anciennes et fait valoir ses fonds par l'escompte de longues valeurs. Il entend bien les affaires qu'il traite rondement. C'est un excellent garçon, très modeste et serviable. Il est le moins riche de tous les banquiers, mais il offre tout autant de solidité que les autres par la prudence avec laquelle il travaille et par sa fortune effective.

Hollard avait laissé un fils, qui fabrique maintenant du vin de champagne factice et une fille qui a épousé le notaire Emanuel Luthard. Sa fortune doit avoir été de fr. 180,000 d'après l'estimation faite lors de son décès des titres de fonds publics dont il était possesseur.

La quatrième maison de banque est celle de *Louis Frédéric Schmid*, créé par ce même individu, dont il est parlé dans l'article Zeerleder qui d'abord devint l'associé de celui-ci, puis celui de Rodolphe Ernst et qui finalement s'établit sous son propre nom, au commencement de ce siècle. Il conserva d'abord le commerce de denrées coloniales et ne suivit les affaires de banque que comme une branche accessoire. Mais comme il s'était fait connaître avantageusement par les capitalistes de la ville, pendant qu'il gérait la maison Zeerleder, il jouit bientôt de leur entière confiance qu'il justifia autant par sa probité et infatigable assiduité que par ses bons conseils. Clairvoyant et très

heureux en spéculations dans les fonds publics il y acquit non seulement en peu de temps une belle fortune pour lui, mais il accrut celle de ses clients, auxquels il fit des facilités de crédit et qu'il fit participer à ses opérations.

Il eut bientôt la majorité des capitalistes pour clientèle et aujourd'hui sa maison est celle qui est chargée de la plus grande masse de rentes à percevoir dans les différents fonds publics de l'Europe (je crois qu'elle seule en perçoit plus que toutes les autres maisons de banque ensemble).

Ce Schmid avait épousé une Demoiselle Castenhofer d'Arau, dont il eut trois filles et deux fils, ces deux derniers encore en bas âge, dans lequel l'un d'eux mourut même avant son père, qui toutefois ne lui survécut que de quelques années. A sa mort il laissa sa veuve avec les quatre enfants à la tête d'une fortune près de cinq cents mille francs, les titres de rentes taxés aux cours d'alors.

Il avait dans sa maison un neveu du nom de Jean Louis Schmid, également natif d'Ebingen. L'hoirie le mit à la tête des affaires, qu'il dirigea d'abord avec grand succès, puisqu'au bout de quelques années il doubla la fortune de la maison et s'y acquit en son propre une fort jolie part aux bénéfices. Il est vrai de dire que cette augmentation provenait en grande partie de la réalisation des fonds étrangers, que l'oncle avait laissés et qui après la paix générale eurent une énorme mieux value, sur quelques-unes même celle du double. Dans cette position il suivit l'exemple de son oncle en se faisant agréger à la bourgeoisie

de Berne, et épousa une demoiselle Sprunglin, fille d'un ancien officier au service de France et après son licenciement boucher, dans les grandes boucheries. Il géra pendant quelques années seul la maison, mais à l'époque où son cousin germain le fils de Louis Frédéric devint majeur, celui-ci y entra comme associé. Il avait épousé une demoiselle Stettler, fille de l'ancien préfet de Trachselwald, dont il eut deux fils. Mais bientôt atteint d'une étiisie nerveuse, il ne put point se mettre au travail, et mourut au bout de quelques années.

Jean Louis de nouveau seul et possédant l'entière confiance non seulement de sa tante, mais même celle du public, était ainsi dans une position brillante; mais les affaires devenant plus difficiles et les chances du lucre moins grandes, il voulut faire valoir la masse des fonds de la maison, dans laquelle se trouvait outre les capitaux des associés plus de cinq cents mille francs appartenant aux particuliers de la ville, en faisant des crédits à découvert. Accordant ces crédits avec une facilité imprévoyante, la maison se trouva bientôt dans une multitude de banqueroutes, dans lesquelles elle perdit de fortes sommes, par ci par là par milliers de Louis et même dans une seule plus de dix mille, dont il avait fait confiance à un nommé Ruchenstein de Brugg; cependant il avait aussi fait quelques spéculations heureuses qui avaient réparé une grande partie de ces pertes. A peu près à cette époque la maison avait remboursé la plus grande masse des capitaux étrangers, dont elle avait payé l'intérêt au 4 pour cent, taux auquel les autres banquiers ne le paiaient plus depuis bien des années.

Il avait toujours une inclination à l'indolence et plus tard un penchant pour l'ivrognerie, penchant qu'il sut assez bien cacher, par sa présence au bureau dans la journée, ce qui lui valut la continuation de la nombreuse clientèle que la maison s'est créée par son obligeance envers tous ceux qui étaient en relation avec elle, et parmi laquelle se trouvait les plus riches rentiers de la ville. Trop confiant envers tous ceux qui lui demandaient des crédits, il était facile sur les termes, et ainsi il fit de grandes pertes. Ne réduisant au surplus point le train de maison qu'il menait au commencement de sa position prospère, et s'adonnant de plus en plus à la boisson, il devint complètement insouciant. Sur la fin même il se laissa aller au point de faire des crédits aux gens qui s'enivrèrent avec lui. Tout porte à croire qu'il ignorait même sa véritable position, ou qu'il s'en faisait illusion. Le fait que sa vie sédentaire et l'excès de la boisson lui firent contracter une maladie de langueur qui finit par un marasme. Il mourut au commencement de l'année dernière, 1840, laissant sa veuve avec trois filles et un fils. A l'inventaire tiré après sa mort, on découvrit une multitude de pertes et de créances accrochées, au point que non seulement il ne laissa rien à sa veuve, mais que celle-ci fut même obligée de faire le sacrifice de la moitié de sa légitime pour l'acquiescement de ses dettes particulières. Il y aurait eu discussion, si les demoiselles Schmid, ses cousines n'eussent pas été généreuses que ce qui leur était dû qu'elles se fussent chargées de la campagne qu'il possédait au Hubeli, hors la porte

d'Arberg, chose qui était dans leur intérêt de faire pour la réputation de la maison.

Toutefois la maison ne liquida pas, elle se reconstitua au contraire en une nouvelle société, dont les sociétaires sont les deux filles de feu Louis Frédéric et les fils (mineurs encore) de son fils. Pour gérant des affaires ils ont pris un autre de leurs cousins, du nom de Flecher, qui depuis 15 ans travaillait dans la maison. Celui-ci n'augmentera pas sa fortune, mais il la préservera aussi de toutes grandes pertes. Réduisant le cercle des affaires à la perception des rentes pour compte des capitalistes qui ont placé leur fonds dans l'étranger par l'intermédiaire de la maison, et à la continuation de quelques anciennes liaisons très solides, il ne se livre à aucune spéculation hasardeuse, et circonspect dans ses crédits, il n'en fait qu'à bonne enseigne. Sans être un génie mercantile, il voit les affaires du bon côté. D'ailleurs toujours complaisant envers ses clients, il en est bien vu, et les capitalistes ont de préférence affaire avec lui, parce qu'il est discret et ne les engage pas à des placements dans l'étranger, ainsi que le font les autres banquiers. Cette maison au surplus est encore très riche et compte à juste titre dans le premier rang de nos banquiers.

Louis Wagner et Comp. est la maison de banque la plus récente à Berne. Il y a une vingtaine d'années que le nommé Louis Wagner, fils d'un ancien avoyer de Berthoud, qui s'était voué au commerce et qui avait travaillé à Neuchâtel, Paris et Trieste, revint de cette dernière ville, où il était commanditaire dans la maison Morell Ernst

et Comp. et se fixa à Berne. Exploitant et dirigeant d'abord seul son nouveau établissement, il s'associa bientôt un nommé Jean Gaspard Pestalozzi de Zurich qui alors était commis chez Louis Fréd. Schmid. Contemporain de plusieurs jeunes capitalistes d'ici, Wagner s'est bientôt su créer une clientèle et établir son crédit, non seulement en ville, mais dans l'étranger même. Accoutumé de voir le commerce en grand, il visait aussi aux affaires majeures. Il débuta par un emprunt de quelques centaines de mille francs qu'il fit pour une maison Jenny et Trümpy, de Bertischeff en Russie. Mais cette affaire réussit mal et les particuliers qu'il avait engagés à y placer des sommes, les perdirent. Cette opération manquée altéra un peu son crédit, non cependant sous le rapport de la solidité, mais sous celui de son savoir faire.

Il épousa plus tard une demoiselle Steiger, fille d'un ancien conseiller et plutôt préfet à Thoune. Cette personne était un peu malade et dut pour cette cause passer les saisons rigoureuses dans des climats plus chauds que le nôtre. Wagner qui avait toujours sa maison à Trieste, l'y accompagna et laissa la gestion des affaires à son associé Pestalozzi. Celui-ci un peu maladroit, fit des sottises et occasionna par là des pertes à la maison. Wagner s'en sépara alors, et s'associa son neveu Charles Burki, fils d'un ancien conseiller, qui était très riche et son beau-frère Auguste Steiger qui tous deux avaient aussi des amis parmi leurs contemporains, et qui par là augmentèrent la clientèle de la maison.

Celle-ci toutefois recherchant plutôt les af-

faïres au dehors que dans le pays, agissait toujours par et pour sa maison de Trieste, où ils établirent un moulin mécanique à blé. Le début de cet établissement promettait d'abord un bon succès, mais bientôt il languissait et finalement on vit que les bénéfices ne couvriraient jamais les intérêts des capitaux et les frais d'exploitation. Alors on le vendit et la maison de Trieste fut dissoute. Cependant Wagner y conserva des agents qui achetèrent des terrains et qui y établirent une blanchisserie de cire. L'achat de ces terrains était une bonne spéculation, car ils se vendirent successivement très cher pour la bâtisse, sur lequel ils prêtèrent même des sommes en hypothèques, prêts auxquels ils donnèrent part à quelques capitalistes d'ici. Cependant la liquidation de la maison de Trieste, la non-réussite de l'établissement du moulin et les pertes que la maison avait faites par suite de la gestion de Pestalozzi, avaient eu un retentissement qui ébranla un peu son crédit, et la confiance qu'on y avait diminuée, non qu'elle en mérita moins, car elle répara toutes ces pertes par d'autres spéculations, mais le public les ignorait. Cette méfiance d'un côté et le ton un peu sec et froid du chef et des associés Burki et Steiger rebutèrent quelques capitalistes et quelques maisons de commerce qui me déclaraient qu'elles n'aimaient pas à faire avec celle des Wagner, dont le chef passait habituellement les hivers avec sa femme dans le midi de l'Europe.

Par ces causes la maison Wagner étendit ses affaires plutôt dans l'étranger que sur la place.

Elle établit à la Méra, à quelques lieues de Venise, une fabrique de chandelles cérasifères, espèce de bougies faites avec le suif épuré et dégagé de toutes parties huileuses. Cette fabrique prospère singulièrement. J'ai vu dernièrement un inventaire de six mois montrant un bénéfice de près de vingt mille francs. L'ancien associé de la maison de Trieste, Morell de Berne, dirige cet établissement. En outre elle conserve toujours une succursale à Trieste, que l'un ou l'autre des associés va surveiller de temps à autre.

La maison Wagner travaille aussi beaucoup en valeur à l'escompte. Elle a toujours un grand portefeuille et souvent plus fort que ceux des autres maisons ensemble. J'estime d'ailleurs que collectivement des associés elle est la plus riche de toutes. Wagner avait une belle fortune patrimoniale, et a hérité d'un parent plus de fr. 300,000. Burki en aura à la mort de sa mère et de ses oncles probablement tout autant et la maison a fait certainement de beaux bénéfices malgré les pertes qu'elle peut avoir essuyées. D'ailleurs tous les trois associés sont extrêmement serrés en affaires, souvent même lésineux. On le leur reproche généralement, et j'avoue que c'est la maison avec laquelle j'aime le moins à traiter. Si elle peut frustrer l'agent de change de son misérable courtage, elle ne manque jamais de le faire. Hors des affaires tous les trois associés sont des hommes de bon commerce et d'agréable compagnie. Burki surtout est très instruit.

